

XYZ. La revue de la nouvelle

Désert

Édith Bourget



Number 55, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4473ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourget, É. (1998). Désert. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (55), 37–38.

Désert

Édith Bourget

Bétail meuglant pour faire venir la pluie. Chaleur. Langues râpeuses, souffles courts. Animaux tassés, couchés, à moitié morts. Sable volcan. Soleil implacable entre les saguaros gratte-ciel. Candélabres géants gorgés d'eau de la dernière averse. Du déluge, il y a un an.

Bétail quémandant l'eau, maudissant la sécheresse, reluant les colosses gonflés. Juteux, épineux, dangereux. Saturés d'eau. Baobabs du désert, inattaquables, imprenables.

Bétail rêvant d'oponces. Manne épuisée, engloutie. Mâchée, avalée, ruminée, digérée et expulsée. Écorce, épines et pulpe. Souvenirs rafraîchissants. Passé oasis brumeux.

Juste le ciel trop bleu, trop haut, trop vide. Juste le vent trop chaud brûlant au passage les quelques plantes agonisantes et plaçant avec art les grains de silice émietlée. Le vent ivrogne buvant les dernières gouttes de sueur, ultimes traces d'humidité. Jeu méchant du vent entre les saguaros réservoirs et les bovidés déshydratés. Pleurs désespérés de vaches assoiffées humant l'odeur de l'eau bien gardée.

Jour d'apocalypse. Sans nuage. Sans espoir. Cinq vaches refusant la mort et implorant la grâce du ciel. Le miracle. Cinq moribondes inspectant chacune son coin d'horizon, cinq corps cuits et squelettiques, yeux abusés par les mirages mensonges.

Pourtant. Juste le crotale enroulé au bout de sa piste, juste le mouflon trônant sur la montagne battue par l'enfer, juste les dunes envahies par les ombres des cactus, juste le vautour attendant son heure, juste un homme avançant avec hargne. Une gourde pendue au cou.

Il marche, tête mouvante, broyant du regard le paysage macabre. Ses bottes marquent le quartz bouillant. Il grossit, de pas en pas. Sa gourde se balance sur sa poitrine. Il avance, chemise battant au vent, le visage sillonné de temps balayé de mèches blanches. Il s'arrête et contemple.

Homme mûr fasciné par la forêt de saguaros, par la montagne anguleuse, par les dunes rousses, par la lumière écrasante, par le ciel sans fin. Il reste là, immobile, écoutant le tonnerre de son cœur, une main posée sur sa gourde. Quarante ans qu'il questionne le désert à pied, à cheval, en auto. Quarante ans qu'il fuit la ville pour retrouver son âme. Quarante ans à chercher sans trouver. Au bout de la route, toujours la blessure profonde, le précipice. Il envie les rois du désert armés pour gagner. Lui a perdu la bataille. Quarante ans torturé et mourir déchiré. Tourmenté. Sans sérénité.

Calme redoutable d'une journée fiévreuse. Homme fossilisé par son malheur hurlant de douleur au cœur du désert de Sonora.

Animaux beuglant pour s'entendre vivre. Homme naufragé souhaitant renaître, une gourde pleine sous la main.

Eau prisonnière des cactus. Homme farouche voulant gagner sa guerre, un couteau tranchant dans la poche.

Cinq vaches exténuées suppliant l'homme.

La lame attaque rageusement un Goliath, sectionne un membre, enlève la peau cuirasse, les épines sabres et met à nu le tissu suintant.

Homme et bêtes étanchent leur soif, s'obligeant à croire à l'avenir plus doux.

Crépuscule brouillé par les nuages. Pluie prochaine qui diluera les peines et fera fleurir la sécheresse. Juste à temps pour évincer la mort.